

De l'expérience du spirituel chez l'être humain et dans l'univers

Christoph Hueck

« L'anthroposophie est un chemin de connaissance qui voudrait conduire le spirituel qui vit en l'être humain au spirituel qui vit dans l'univers » ainsi Rudolf Steiner récapitulait-il l'essence de l'anthroposophie, dans la première maxime bien connue. Il s'agit de la découverte réelle du spirituel chez l'être humain et dans l'univers et pour cette raison, il s'agit d'en découvrir l'association des deux.

Pr. Dr. rer. Nat.
Christoph J. Hueck, né en 1961, études en biologie et chimie, Thèse de génétique bactérienne, de longues années de recherches fondamentales et appliquées, enseignant depuis 2003. Depuis 2008 chargé de cours à l'Université libre de Stuttgart. Publications dans les sujets de biologie moléculaire et d'anthroposophie, de fondements anthroposophiques et sur la pédagogie Waldorf.

Manifestement, un rôle particulier revient pour cela au penser, car « l'être humain est un être d'idées. Et il ne peut découvrir son chemin cognitif que s'il part du penser.¹ » Dès le départ, des écrits de Rudolf Steiner retentit le Cantique des Cantiques du penser : « Notre théorie de la connaissance mène au résultat positif, que le penser est l'essence du monde et que le penser individuel humain est la forme d'apparition individuelle de cette essence.² » « En éprouvant des sensations et en ressentant (et aussi en percevant) nous sommes des individus isolés, en pensant nous sommes par contre l'essence universelle une, qui pénètre tout.³ » Même sur l'amour il est dit, dans « *La philosophie de la liberté* », que « le chemin du cœur passe par la tête » et enfin au chapitre « Les questions ultimes » : « La vie remplie du contenu idéal est en réalité dans le même temps la vie en Dieu.⁴ » — Que veut dire Rudolf Steiner avec « le penser » ? Est-ce cette essence-là qui, quoiqu'elle enflamme l'enthousiasme quelque temps, court toujours un pas (au moins) derrière la pleine vie ?

Dans les suppléments que Rudolf Steiner formula lors de la réédition de *La philosophie de la liberté*, en 1918, quelque chose d'autre retentit. Il est question d'une « intuition/vision immédiate [*Anschauung*], qui peut devenir un élément *vivant* de la vie de l'âme elle-même ». « Une réponse théorique n'est pas donnée [...] que l'on porte simplement avec soi dans le souvenir d'une conviction

conservée [...], on renvoie à un domaine d'expérience de l'âme [...].⁵ » Et en exhortant, il est dit : « Aucune autre activité de l'âme n'est aussi aisément à méconnaître que le penser. [Il ...] ne laisse que par trop facilement froid dans l'écho de son expérience ; il semble dessécher l'âme. Pourtant ceci n'est justement que l'ombre portée qui se fait fortement prévaloir d'une réalité entre-tissée de lumière, s'immergeant chaleureusement dans les phénomènes apparents du monde. Cette immersion se produit avec une vertu fluente et irradiante elle-même, qui est la *vertu d'amour* de nature spirituelle.⁶ » Et en complétant : « Qui s'adresse au penser essentiel, celui-là y découvre le sentir et le vouloir, et ces derniers encore, au tréfonds même de leur réalité. »

Que veut donc dire Rudolf Steiner, lorsqu'il parle du « penser » ? Une activité de l'esprit humain conforme à des lois, transparente, reconstituant les connexions entre des expériences sensorielles autrement incohérentes, qui cependant dans sa forme pure se déroule corporellement libre⁷ et qui porte en elle « la perle de clairvoyance du principe originel du tout⁸. On peut passer du simple penser à l'expérience du penser et trouver un accès au spirituel dans les idées ainsi vécues : « Comme en couleurs, sons et autres, le monde de la nature est donné, ainsi [...] le monde de l'esprit est-il donné dans les idées vécues.⁹ » Non pas celui habituel, abstrait et ténébreux, mais un penser

¹ Rudolf Steiner : *Théosophie. Introduction à la connaissance suprasensible du monde et détermination de l'être humain.* (GA 9), Dornach 1978, chapitre : « Le chemin de la connaissance », p.172.

² Rudolf Steiner : *Lignes fondamentales d'une théorie de la connaissance de la conception goethéenne du monde.* (GA 2), Dornach 1979, p.79.

³ Rudolf Steiner : *La philosophie de la liberté. Grands traits d'une conception moderne du monde* (GA 4), Dornach 1978, p.91.

⁴ *Ebenda*, p.250.

⁵ *Ebenda*, p.8, soulignement de C.H.

⁶ *Ebenda*, p.143, soulignement de C.H.

⁷ « L'âme, qui s'unit à un tel penser [pur] en excluant pendant cette union tout ce qui est percevoir, souvenir, toute vie autrement intérieure, se sait alors, avec le penser même, dans une région suprasensible et se vit en dehors du corps. » Rudolf Steiner : *Comment acquiert-on des connaissances des mondes supérieurs ?* (GA 10), Dornach 1995, post-face, p.129, soulignement de C.H.

⁸ Rudolf Steiner : *Les fondements occultes de la Bhagavad Gîta.* (GA 146), Dornach 1962, conférence du 29.5.1913 à Helsingfors, p.34.

⁹ Rudolf Steiner : *Mon chemin de vie* (GA 28), Dornach 1983, Chapitre XXXIII, p.435 [vol.II, p.204, chez EAR, ndt]

vivant intérieurement, « *en pleine vigueur originelle* », menant à une *expérience* de l'esprit, c'est le point tournant et le pivot de l'entrée dans l'expérience suprasensible.

Centre et périphérie

À côté de l'expérience du penser, Rudolf Steiner a encore décrit un autre accès, peut-être plus immédiat à l'expérience du spirituel, pour préciser *l'intuition immédiate de soi du Je*. Il dit d'elle qu'elle est le modèle de toute connaissance spirituelle¹⁰. Car de la même façon que se comporte une goutte d'eau par rapport à l'océan, le Je se comporte vis-à-vis de l'esprit qui pénètre la totalité du monde¹¹. Tout à fait concrètement, en un endroit central de « *La science de l'occulte en esquisse* », il est dit : « Telle une goutte qui pénètre dans l'âme de conscience, c'est cela que la science de l'occulte appelle l'esprit. » « Dans ce qui remplit l'âme de conscience [en tant que contemplation immédiate intuitive de soi ; C.H.], ce qui est sans enveloppe entre dans le temple le plus sacré de l'âme.¹² » L'être humain devrait tout d'abord saisir en soi cet esprit : « Il doit la [spiritualité] reconnaître en lui-même ; alors ensuite il peut la découvrir dans ses manifestations.¹³ »

Nous avons donc tout d'abord deux voies : celui de l'expérience du penser et celui de l'intuition immédiate du Je. Toutes deux sont apparentées et entrelacées l'une à l'autre, à l'occasion de quoi dans l'intuition immédiate du Je, ce n'est d'abord que le *Soi*, alors que dans le penser vécu, ce sont toutes les idées en tant que contenus du *monde*, qui peuvent être contemplés spirituellement. Pour le rapport entre contemplation de soi et penser expérimenté, on peut utiliser l'image du point et du cercle, du centre et de la périphérie. L'anthroposophie voudrait conduire de l'un à l'autre.

Représentation versus contemplation intuitive

Comment peut-on réellement avoir une vision intuitive du soi ? — En tout cas pas de manière ordinaire par la mise en vis-à-vis. Car voulussé-je regarder moi-même de l'extérieur, que je dusse prendre un point de vue en dehors de mon soi. Dès que j'entame ce déplacement en dehors de moi-même pour m'y rendre, alors je suis là-bas d'où je tente de m'apercevoir. Le soi doit donc toujours regarder dans le vide, dans le néant, s'il tente de se placer en face de lui-même. Dans la conscience ordinaire, ne peuvent donc se concevoir qu'une idée abstraite du Je et, le cas échéant, une représentation du Je, au fondement desquelles se trouve un processus réflexif de l'âme et de l'esprit : le soi vivant se reflète (en son corps [le cortex cérébral est un excellent miroir, bien poli même chez la plupart des anthroposophes, *ndt*] et devient ainsi conscient de sa propre image¹⁴. L'idée-Je n'est pas le soi réel, essentiel et agissant, mais encore seulement son image reflétée. Le soi réel est invisible, indicible, c'est le *nom inexprimable de Dieu*.

« Le Je ne peut [donc] en aucune manière être perçu de l'extérieur, il ne peut être éprouvé que de l'intérieur.¹⁵ » C'est pourquoi « il ne peut pas non plus être autrement perçu qu'au moyen d'une activité intérieure. [...] Le Je doit-il se percevoir lui-même, qu'il ne peut pas *se donner* lui-même simplement ; il doit nécessairement aller rechercher d'abord, au moyen d'une activité intérieure, son essence dans son propre for intérieur, pour avoir une conscience de celle-ci.¹⁶ »

Quel genre d'activité mystérieuse est-ce donc là ?

Johann Gottlieb Fichte et Aristote

Johann Gottlieb Fichte (1762-1814) fut le penseur qui se positionna de la manière la plus résolue sur la vision intuitive immédiate du Je. On raconte de Fichte qu'un jour, en plein hiver se trouvant au coin du feu, à l'issue de longues méditations, il fut soudainement saisi d'un discernement, que la réalité de fait, par laquelle la conscience de soi se saisit elle-même et ne lâche pas prise, était

¹⁰ Rudolf Steiner : *Les degrés de la connaissance supérieure*. (GA 12), Dornach, p.18. [p.29 chez EAR, sauf que le « Je » est pour laetitia Lescourret, un "moi" psychologique « complément d'un objet » qui n'a plus rien à faire avec le penser, mais au contraire avec le sentiment de soi. *ndt*]

¹¹ Rudolf Steiner : *La science de l'occulte en esquisse*. (GA 13), Dornach 1962, chapitre « Essence de l'humanité » p.70, [chez Triades, Paris 1978, p.36, mais là aussi il n'y a pas de « Je », c'est toujours du « moi » psychologique dont il est question, *ndt*]

¹² *Ebenda*.

¹³ *Ebenda*.

¹⁴ Voir Rudolf Steiner : *Anthropologie générale en tant que fondement de la pédagogie* (GA 293), Dornach 1992, conférence du 22.8.1919 à Stuttgart.

¹⁵ Rudolf Steiner : *Les degrés de la connaissance supérieure*. À l'endroit cité précédemment, p.18.

¹⁶ Rudolf Steiner : *La science de l'occulte en esquisse*. À l'endroit cité précédemment, p.69. [Sur cette question, il y a une chanson de Léo Ferré qui s'appelle *Le scaphandrier* et dont la dernière parole est instructive *ndt*]

pourtant manifestement un connaître.¹⁷ » Il découvre que la vision intuitive du soi est une activité qui présume d'un savoir : « Une vertu, à laquelle a été enchâssé un œil, telle est le caractère véritable du Je » [...].¹⁸ »

En portant ses regards sur Fichte, Rudolf Steiner écrit, dans un essai de 1906, que toutes les expériences occultes se déroulent « à la façon de cette affirmation du soi propre, apparemment totalement vide de sens. [...] elles deviennent plus riches en contenus et plus vivantes, mais ont la même forme. Comme l'expose Fichte, on peut, au moyen d'une expérience-Je, apprendre à connaître le type de toutes les connaissances occultes tout d'abord sur un registre purement idéal.¹⁹ » — Mais Fichte devrait être complété par Aristote.²⁰ Fichte fournit le fait accompli de la connaissance de soi, Aristote, la vaste empirie qui rend possible l'application systématique de la connaissance de l'esprit sur *tous* les contenus universels — centre et périphérie.

Dans le concept de Dieu d'Aristote, les deux pôles se rencontrent de la vision intuitive immédiate de soi et la connaissance du monde. Aristote comprend Dieu comme une pure actualité, comme une présence créatrice qui engendre à la fois sa Loi (sa « forme ») et son Être (sa « matière »). Rudolf Steiner écrit à ce propos : « La reproduction, l'image de cette pure actualité se trouve désormais en l'être humain lui-même, lorsqu'à partir du penser pur, celui-ci en arrive au concept de Je. Étant donné qu'il est dans le Je, auprès de quelque chose que Fichte caractérise comme une réalité de fait.²¹ » Dans le Je-suis, l'être humain se positionne dans une présence consciente de l'esprit, en produisant en même temps son concept (Je) et son être (suis). Si l'on conçoit l'essence de la réalité comme l'unité du concept et de l'être, alors l'être humain se fait naître lui-même dans la réalité par le Je-suis. *Cette réalité-ci*, cela saute aux yeux, n'est ni physique-matérielle, ni sensiblement perceptible — elle est spirituelle.

À partir d'ici, comme l'annonce Steiner, on peut en arriver plus loin à l'esprit dans le monde. Car « si l'être humain veut saisir l'esprit dans toute manifestation, alors il doit le faire de la même manière qu'il saisit son Je dans l'âme de conscience. Il doit transporter par le penser l'activité, qui l'a mené à la perception de son Je, sur le monde manifeste, notoire.²² »

Penser pur et volonté pure

L'activité intérieure, sur laquelle repose la vision intuitive immédiate de soi, est aussi déployée dans le penser pur. Au sens de Rudolf Steiner un *penser pur*, est un penser dirigé consciemment, qui ne suit que ce qui lui est proprement conforme et légitime à ses lois à lui. En lui « [nous] ne produisons foncièrement pas un contenu idéal que nous déterminons dont les connexions eussent à se prêter à nos idées. Nous ne faisons que fournir les occurrences pour que le contenu idéal puisse se déployer conformément à sa propre nature. [...] Notre esprit accomplit la synthèse des masses idéelles seulement en raison de la connexion inhérente à leur contenu.²³ » (Ainsi les relations des idées *cause* et *effet*, *partie* et *tout*, *mécanisme* et *organisme*, *nécessité* et *liberté*, etc., ne sont pas déterminées par le penseur qui les pense, mais d'elles-mêmes.)

Un penser pur doit être une activité voulue de fond en comble, car ce n'est qu'ainsi qu'elle/il est complètement transparent(e) au penseur actif et ce n'est qu'ainsi que les « masses idéelles » peuvent se relier conformément à leur propre contenu. « Il importe sur cela que rien ne soit voulu de ce qui, tandis que cela se réalise et apparaît devant le Je, ne relève pas entièrement de sa propre activité, qu'il puisse totalement embrasser du regard.²⁴ » « Dans le penser pur, le penser se convertit immédiatement en volonté. Vous savez fortement appliquer l'observer et le penser, sans votre volonté. [...] Mais déployer un penser pur, donc une activité élémentaire, originelle, pour cela il faut

¹⁷ Henrik Steffens, cité par Erich Fuchs, Reinhardt Lauth, Walter Schieche (éditeurs): J.G. *Fichte en conversation. Récits des contemporains*. Stuttgart, 1978, vol. 1, p.36.

¹⁸ Johann Gottlieb Fichte ; Le système de la doctrine morale. Dans Immanuel Hermann Fichte (éditeur) : *Les œuvres posthumes de Fichte*. 3^{ème} vol. Bonn 1835, p.17.

¹⁹ Rudolf Steiner : *Philosophie et anthroposophie. Recueils d'essais*. (GA 35), Dornach 1984, Essai : « La théosophie en Allemagne, il y a cent ans », p.58.

²⁰ Thomas Meyer (éditeur) : *W.J. Stein / Rudolf Steiner : Documentation d'une collaboration riche de pistes nouvelles*. Dornach 1984, Chapitre « L'entretien de La Haye » voir aussi la note 21.

²¹ Rudolf Steiner : *Philosophie et anthroposophie*. À l'endroit cité précédemment, essai « Philosophie et anthroposophie », p.101.

²² Rudolf Steiner : *La science de l'occulte en esquisse*. À l'endroit cité précédemment, p.70

²³ Rudolf Steiner : *Grandes lignes d'une théorie cognitive de la conception du monde de Goethe*. À l'endroit cité précédemment, p.49.

²⁴ Rudolf Steiner : *La philosophie de la liberté*. À l'endroit cité précédemment, p.55.

De l'expérience du spirituel chez l'être humain et dans l'univers

de l'énergie. Alors la foudre du vouloir doit directement frapper elle-même dans le penser.²⁵ » C'est pourquoi le penser pur est dans un « tour de main — tour de penser — devenu quelque chose d'autre. [...] C'est, pour préciser, ce penser, appelé à bon droit « penser pur », devenu *volonté pure* ; il est de fond en comble volonté. En êtes-vous arrivés si loin [...], que vous avez libéré le penser de la contemplation extérieure, alors il est devenu avec cela en même temps volonté pure. Vous êtes suspendus, si je puis me permettre de le dire ainsi, avec votre vie d'âme dans un pur cours d'idées. Et ce flux pur d'idées est un flux de volonté.²⁶ »

En un autre endroit, Steiner décrit le penser traversé de volonté de la manière suivante : « On active si loin le dévouement aux événements du penser de sorte que l'on acquiert la faculté de diriger l'attention, non plus sur les idées existantes dans le penser, mais encore seulement sur l'activité de celui-ci. Pour la conscience disparaît alors tout contenu idéal et l'âme s'éprouve comme celle-qui-sait dans l'opération du penser. De fait le penser se métamorphose en un subtil agissement volontaire totalement éclairé de conscience. — Dans le penser habituel vivent des idées; l'opération du penser caractérisée extirpe les pensées hors du penser. L'expérience qui est occasionnée est une activité d'aller et venir au sein d'une activité volontaire, qui porte sa réalité en elle-même.²⁷ »

Nous voyons ici la convergence penser et vouloir, de conscience et activité. Dans le penser pur, les contenus idéels sont éteints, qui n'étaient sans plus que des images représentées comme réfléchies dans un miroir et donc un semblant et à leur place surgit une expérience de réalité spirituelle tout d'abord encore indéterminée.

Une autre présentation de Rudolf Steiner va encore être citée ici, car elle localise cette expérience plus précisément encore. « Cette vie dans le penser, cela mène pour finir à ce qui vient à votre rencontre lorsque vous *voulez* lire la « *Philosophie de la liberté* » d'une manière correcte. Si vous voulez lire la « *Philosophie de la liberté* » d'une manière juste, vous devez justement connaître ce sentiment de vivre dans des idées. La « *philosophie de la liberté* » c'est totalement quelque chose ce qui est vécu à partir de la réalité ; mais en même temps elle est quelque chose qui provient absolument du penser réel justement. [...] Dans cet ouvrage le penser est éprouvé de manière telle qu'au sein de l'expérience vécue dans le penser on en vient à ne pouvoir se représenter rien d'autre que ceci : si tu vis correctement dans le penser, alors tu vis, quand bien même encore d'une manière indéterminée, dans l'univers. Cet état de coalition d'avec les mystères universels dans l'expérience la plus intime du penser, c'est en effet le nerf fondamental de la « *philosophie de la liberté* ». Et c'est pourquoi, on trouve cette phrase dans cet ouvrage : « dans le penser, on saisit le mystère du monde par un bout. » — C'est peut-être là dit sans recherche, mais ce qu'on veut dire c'est que l'on ne peut faire autrement, lorsqu'on expérimente réellement le penser, que de se sentir non plus en dehors du mystère universel mais au contraire en plein dedans, à savoir que l'on ne se sent plus du tout à l'extérieur du divin, mais au contraire complètement en son sein. Si l'on appréhende le penser en soi, alors on appréhende le divin en soi. [...] Si l'on a réellement compris ce point et qu'on s'est donné la peine d'avoir cette expérience du penser, alors justement on ne se trouve plus dans le monde, dans lequel on se tenait auparavant, mais dans le *monde éthérique*.²⁸

La méditation : un ressentir voulant du contenu des idées

Appréhendé d'une manière méditative, on pourrait présenter cela de la manière suivante : je choisis une idée, par exemple, celle donnée par Rudolf Steiner comme thème de méditation : « La sagesse vit dans la lumière ». En tant que phrase elle n'a aucun sens. Je peux certes en comprendre les concepts individuels, mais pas véritablement leur connexion et je ne peux que laisser l'ensemble présent dans

²⁵ Rudolf Steiner : « *Forces agissantes dans la cohabitation des anciennes et nouvelles générations*. (GA 217), Dornach 1979, conférence du 7.10.1922 à Stuttgart, p.78. [sous le titre bien sûr différent chez E.A.R. de *Rencontres des générations*, (traduit par Raymond Burlotte), à la page 90 ; j'ai personnellement gardé les formes verbales infinitive du français, cela manque d'élégance, certes, mais au diable l'élégance, pour ce qui importe de traduire ici ! *ndt*]

²⁶ « *Forces agissantes dans la cohabitation des anciennes et nouvelles générations*. (GA 217), Dornach 1979, conférence du 12.10.1922 à Stuttgart, pp.148 et suiv. — Rudolf Steiner complète ensuite encore en disant que l'activité du penser pur « [est] en même temps de nature artistique, tout à fait identique à l'activité artistique. Dans l'instant où le penser pur est vécu comme une volonté pure, l'être humain est dans une disposition artistique. » *Ebenda*, p.151.

²⁷ Rudolf Steiner : *Philosophie et anthroposophie*, À l'endroit cité précédemment, essai : « La connaissance de l'état entre le mort et une nouvelle naissance », p.276.

²⁸ Rudolf Steiner : *Configurations des Mystères*. (GA 232), Dornach 1987, conférence du 23.11.1923 à Dornach, pp.11 et suiv., soulignement de C.H. [chez EAR, sous le titre : *Centres initiatiques — origines et influences* dans une traduction de l'excellentissime Simone Hannedouche, dans le haut de la p.13. *ndt*]

De l'expérience du spirituel chez l'être humain et dans l'univers

ma conscience. Lorsque je commence à me concentrer et à méditer dessus, le penser commence par tourner autour de ces concepts, il se met à penser par-ci et par-là, mais durant l'exercice ces mouvements de recherche s'amenuisent progressivement, le penser devient plus lent et plus dense, les mots pâlisent et plus ils font silence, davantage leur sens en ressort d'une manière prégnante. Finalement, tout le contenu est apaisé et concentré dans ma conscience, en pleine attention et calme intérieur. Je le *veux*, et en le voulant, il *est*. L'expérience qui surgit à présent, peut véritablement encore être caractérisée comme « penser », qu'elle est pleinement consciente seulement, mais en vérité, c'est devenu un sentiment, un sentiment intérieur de ce que cela signifie. Et c'est totalement porté par une volonté.

Et c'est *cette* activité sentante et ressentie qui repose au fondement de la contemplation intuitive du Je. On ne peut pas intuitivement contempler le Je en le pensant, mais le ressentir dans ce vouloir.

On connaît/éprouve de plus en plus clairement aussi que ce sentiment « voulant » vit derrière (ou devant) *chaque* idée. Quelque chose que l'on ne ressent pas en voulant, ne pourrait principalement pas penser et comprendre. Avec une observation et une analyse plus exactes, on en arrive au discernement de plus en plus clair qu'on s'identifie au moyen du vouloir avec l'objet que l'on voudrait comprendre en pensant. On veut le produire par le vouloir (par exemple la phrase de méditation indiquée ci-dessus) et on ressent dans cette production sa signification et qualité intérieure.

Ce discernement est fondamental : que je produis les contenus idéels et représentatifs, certes moi-même, mais de ce fait ils ne perdent rien de leur objectivité. Des productions subjectives, le sont seulement pour la forme, mais non selon leur contenu. Car dans son for intérieur le Je est un avec les contenus idéels (universels).

Cela étant, on n'est normalement pas aussi éveillé pour l'expérience du sentir et ce qui a été produit dans le vouloir que pour ce qui est représenté. Car la conscience ordinaire ne peut tout d'abord s'éveiller pleinement qu'à son objet ou à ce qui lui est en vis-à-vis. On fait l'expérience de ce qui s'est re-présenté devant soi, mais par l'activité de la re-présentation. Ce qui est re-présenté est une image, qui a été séparée de moi, alors que je suis moi-même actif et sentant. On peut aussi dire, au moyen du représenter, je me sépare en tant que sujet représentant, d'un objet représenté, avec lequel, avant la séparation, je voulais être ressentant et voulant. La méditation idéelle concentrée mène en plus à ce que je m'éveille *en moi* à la participation de l'activité représentative.

Dans la conscience ordinaire, on éprouve la manière dont les idées prennent naissance d'une région intérieure obscure. Dans la méditation idéelle, ce surgissement devint une production concentrée qui est reliée à quelque contention. Si l'on suit la trace laissée par cette production, alors on comprend de mieux en mieux qu'à l'origine du vouloir qui amène au jour, règne un degré de conscience semblable au sommeil profond — c'est la ténèbre là²⁹. Bien sûr on ressent la *vertu* de création des idées. On s'éprouve comme dans un espace d'une dense obscurité, dans lequel certes, on déambule et on se heurte, mais qu'on ne peut pas aviser. En opposition à cela, des représentations surgissent achevées comme le regard par une fenêtre sur un monde éclairé par des flots de lumière, mais qui n'est encore qu'une *image* flottante (on ne bute pas sur une échappée).

Cela étant l'éveil à l'activité pensante ou (représentante) est une expérience toute singulière. Auparavant ce qui était représenté était clair, son engendrement obscur. On ressentait comment le contenu se plaçait dans la lumière de la conscience personnelle. À présent, on commence à ne plus ressentir le contenu en soi, mais au contraire plutôt à se ressentir *soi dans les contenus*. On ne doit plus se représenter les idées, pour les éprouver consciemment. On commence à les ressentir comme de l'intérieur, donc comme si l'on entrait dans un espace qui serait rempli totalement de couleurs, d'une lumière différenciée de manière multiple et formations éthérique fluides. Chaque idée en devient un lieu que l'on peut reconnaître de l'intérieur. Le *voir*, dans ces espaces d'idées est un sentir traversé de lumière, qui est en même temps une activité du vouloir à laquelle on s'abandonne. On peut au mieux comparer cette activité au sens du toucher, car dans le toucher, on s'ouvre à un autre chose au moyen de sa propre activité. La volonté se métamorphose d'actrice en organe de perception. Je suis cela qui touche, mais dans mon toucher je transcende en même temps ma limite auparavant si résistante, je m'étends dans l'aspect intérieur du monde et l'intérieur du monde entre en moi — une expérience incroyablement vivifiante et rafraîchissante !

²⁹ On a effectivement, lors de la vision rétrospective sur l'origine de la représentation la même expérience que celle du regard rétrospectif sur une nuit passée. Dans les deux cas, on ne sait pas ce qu'on vit, mais on sent *qu'on* vit quelque chose, de ce qu'on est *existant*.

Découvrir l'esprit dans toute manifestation

Une autre situation qu'avec le penser est apparemment tout d'abord donnée avec les sensibilités sensorielles, car elles entrent dans ma conscience sans ma participation. Je produis l'idée de la rose, mais pas son parfum ni son rouge. Et pourtant une activité volontaire remplie de sentiment peut aussi devenir consciente dans les sensations sensorielles. Comme on entre dans les contenus de la méditation d'idées, ainsi un processus analogue peut se produire seulement avec, pour ainsi dire un signe avant-coureur inversé. Sur la rose rouge, je regarde d'abord de l'extérieur. Mais je peux aussi intérieurement me mouvoir à tâtons et ressentir dans la forme de la fleur, les vibrations du rouge, l'émanation du parfum et autre. Alors j'absorbe en moi l'impression comme dans la méditation idéale je suis sorti de moi.

Une étape intermédiaire peut consister à produire soi-même de manière imagée les impressions sensorielles qui émanent de la rose, en se les représentant en soi, les yeux fermés. Plus je m'exerce fréquemment et intensément à cela, plus nettement j'éprouve aussi à l'extérieur, lors d'une contemplation physique de la rose, mon mouvement de volonté qui la pénètre tout en l'accueillant fortement dans mon sentiment.³⁰

Il est particulièrement secourable à l'occasion de ne pas se focaliser seulement sur les impressions d'un seul et unique sens (c'est souvent en effet le sens de la vue). On éprouve, par exemple, lors de tout objet vu extérieurement, aussi le matériel dont il est constitué — la substance organique des pétales, le bois de la table, le verre du carreau de la fenêtre, l'argent de la cuillère, et autres. Ces indices nous sont communiqués par d'autres sens que celui de la vue, au moyen du sens du toucher, de celui du mouvement, et de celui de la vie³¹. Et ces perceptions sensorielles sont de prime abord beaucoup plus de nature volontaire que le sens de la vue. Ce sont des perceptions qui me sont transmises par les processus volontaires de mon propre corps et qui donc, a priori, me relie plus à l'objet extérieur que cela est le cas avec l'œil. Le monde visible de la lumière et des couleurs est apparenté au penser, le monde des substances matérielles à la volonté, laquelle agit dans les profondeurs du propre corps. « Intérieurement, la substance/matière est volonté, comme la lumière est idée intérieure. Et extérieurement la volonté est substance/matière, comme extérieurement l'idée est lumière.³² »

La poursuite conséquente de l'investigation de la conscience esquissée ici mène finalement au discernement que le Je et le monde n'apparaissent séparés que sur le plan de la représentation, mais dans les profondeurs de la volonté ils sont un. Le Je n'est donc pas un spectateur détaché des événements du monde qui se déroulent indépendamment de lui, mais au contraire il les co-organise — en connaissant comme en agissant —. Le monde a lieu sur la scène de la conscience³³, devant l'arrière-plan créateur du Je-suis inexprimable et indestructible. — On découvre ces cohérences profondes exprimées dans l'Évangile de Jean. « Avant qu'Abraham fût, Je suis »³⁴ disait le Christ, et : « Je et le Père sommes un.³⁵ », « Qui M'a vu, a aussi vu le Père.³⁶ ». Centre et périphérie coïncident. Qui saisit l'esprit dans la contemplation intuitive de soi, peut aussi le découvrir dans toute manifestation.

Anthroposophie 262 — Noël 2012 pp.277-286

(Traduction Daniel Kmiecik)

³⁰ Dans l'essai le plus précoce de Rudolf Steiner, « Une seule critique éventuelle du concept d'atome », on peut déjà trouvé mentionné le contexte sur lequel on attire l'attention ici, il écrivit : « Dans le connaître d'un objet dans l'espace et le temps, ne nous est pas donné autrement qu'en tant que concept ou loi d'une manière qui tombe sous les sens. [...] On doit laisser au concept sa primordialité, sa forme d'existence qui est édifée sur elle-même et seulement le reconnaître sous d'autres formes dans les objets qui tombent sous les sens. » Dans : *Contributions à l'édition complète des œuvres de Rudolf Steiner*, n°63, Dornach 1978.

³¹ Voir Rudolf Steiner : *Des énigmes de l'âme*. (GA 21), Dornach 1960, chapitre « Sur le fondement réel de la relation intentionnelle », p.148..

³² Rudolf Steiner : *Les ponts entre la spiritualité universelle et le physique de l'être humain*. (GA 202), conférence du 5.10.1902, Dornach 1993, p.77.

³³ Voir à ce sujet Rudolf Steiner : *Anthropologie générale en tant que fondement de la pédagogie*, à l'endroit cité précédemment, conférence du 23.8.1919, p.59.

³⁴ Jean 8, 58.

³⁵ Jean 10, 30.

³⁶ Jean 14, 9.